

Miserrimus

Christophe Cognet

Chaque mois, retrouvez la progression du scénario

Synopsis - 1° partie - octobre 2013

1

Une fête foraine.

JADE, une femme de 35 ans s'y promène, seule, souriante. Elle traverse les allées en semblant être un peu à l'écart de l'agitation ambiante, comme si elle posait un filtre entre elle et le monde.

Elle aperçoit, dans un recoin, une attraction étrange : une caravane sombre de forme cylindrique sur laquelle figure comme seule indication en lettres de néon mauves : « Miserrimus ».

Elle s'y hasarde.

À l'intérieur, on se croirait dans une cave voûtée percée çà et là de trous de lumière. Une douce atmosphère y règne, agréable ; Jade perçoit le son de l'écoulement d'un filet d'eau, comme le produirait un ruisseau souterrain.

Elle est accueillie par SOREN, un homme sans âge – il a entre trente et cinquante ans, peut-être même plus, c'est difficile à dire. C'est un homme très élégant, maniéré, aux allures de dandy. Il s'exprime dans un langage très élaboré, littéraire, où pointe en permanence une sorte d'ironie discrète et humble, parfois un peu triste ; il manie le paradoxe avec entrain et jubilation.

Soren explique que ce lieu, dont il est le modeste inventeur, a pour but de récolter les récits des destinées malheureuses de ses contemporains : c'est une façon de méditer sur le malheur du monde, et sur le sien. Parfois – plus souvent qu'on pourrait le croire –, on peut trouver de la joie, de la jubilation même, à la découverte de destinées funestes – ceci dit sans moquerie aucune, mais au contraire en se mettant empathie avec l'infortuné C'est que le malheur n'est pas forcément affaire de tristesse, comme le bonheur de joie.

Soren fait visiter son « musée » à Jade. Il montre un confessionnal « moderne » qu'il nomme « Sonomaton » : une cabine destinée à l'enregistrement en toute discrétion des plaintes et des récits sur le malheur de chacun. On peut aussi y trouver une large collection de récits enregistrés de destinées malheureuses et les histoires de ceux qui se sont succédé dans cet appareil, que l'on peut ainsi écouter en toute tranquillité. Juste à côté figure un authentique divan de psychanalyste qui trône devant une large bibliothèque aux rayonnages regorgeant de livres sur le malheur – essais, romans, témoignages de toutes sortes. Et, pour finir, Soren désigne une petite scène éclairée par quelques projecteurs au centre de laquelle trône un siège. Trois petites caméras le visent, des écrans lui font face : c'est un petit plateau de télévision. On peut là aussi regarder sur les écrans des reportages, documentaires et fictions sur l'infortune.

De l'autre côté du musée de Soren figure des présentoirs qui proposent une grande collection de magazines « people » dont il est particulièrement fier : une longue litanie sur les malheurs réels ou supposés des célébrités du monde !

Un écran projette une collection d'images – peintures, dessins, photographies – ayant trait aux destinés particulièrement malheureuses et à l'expression de celles-ci. Un ordinateur permet au visiteur de les consulter à son rythme et à sa guise et d'accéder à une base aux milliers de références.

Mais c'est au centre de la pièce que figure sa pièce maîtresse : une stèle translucide sur laquelle on peut lire deux fois le mot « Miserrimus » qui forment une croix. Soren explique que cette stèle reproduit en la stylisant une tombe de la cathédrale de Worcester en Angleterre : c'est elle qui lui a donné l'idée de ce musée en même temps que sa vocation. Il s'agit d'une tombe vide sur laquelle est inscrit ce seul mot « Miserrimus » – qui signifie, en latin, « le plus malheureux ». Depuis, Soren s'est mis en tête de trouver ce plus malheureux des hommes, ce « Miserrimus », le digne propriétaire de ce sépulcre. Il parcourt le monde dans ce dessein, et a eu l'idée de ce musée ambulante pour rencontrer les candidats à ce tombeau symbolique – aussi pour en financer cette expédition – la plus noble qui soit.

Soren invite Jade avec douceur à raconter sa propre histoire : il sait que personne n'entre dans ce lieu par hasard. Elle a le choix : Sonomaton, divan ou

plateau télé, peu importe... De toute façon, à moins qu'elle en exprime la volonté, Soren change le nom de ses candidats. Jade peut aussi parler au nom de quelqu'un d'autre : il a remarqué que souvent les gens préfèrent raconter la destinée d'autres personnes que la leur – par pudeur, timidité, ou simple modestie. Car, ajoute-t-il exalté, être le plus malheureux est un honneur suprême ! Et en la matière, la modestie règne – ce n'est pas la moindre des vertus d'une quête sur le malheur.

Jade décline, elle préfère admirer la collection de Soren. Il la laisse seule.

Elle lit avec amusement les magazines people, passe un peu de temps dans le Sonomaton, en ressort le visage dur, puis ouvre quelques ouvrages... Il y a quelque chose de grave et d'apaisant, d'agréable dans cet endroit, elle s'y sent bien.

Alors qu'elle s'apprête à partir, Soren lui propose d'écouter une chanson : résonne alors le rythme d'une musique des Antilles : « Ô papa, quel malheur quel grand malheur pour moi... » Il s'agit de *Scandale dans la famille* interprétée par les Surfs.

Jade s'en va, heureuse, au milieu de la fête foraine, elle fredonne le couplet « « Ô papa, quel malheur si maman savait ça... »

2

Le lendemain, en fin de journée, Jade se glisse dans le musée de Soren.

L'atmosphère a changé : s'y diffuse une musique contemporaine angoissante ; Jade comprend par Bribes qu'il s'agit d'une évocation du malheur. Soren est assis dans un coin, maugréant, semblant souffrir, accablé. Il accueille Jade sans entrain, mais en se redressant tout de même. Il lui récite le poème d'Henri Michaud dont la musique qu'elle entend est l'expression. « *Le Malheur, mon grand laboureur, Le Malheur, assois-toi, Repose-toi, Reposons-nous un peu, toi et moi.* »

Jade le défie : elle veut raconter son histoire, sa vie, à Soren, mais dans aucun des endroits que Soren a prévu à cet effet. Elle lui propose pour cela de prendre l'air : une marche vespérale dans la campagne environnante aidera à l'évocation de sa propre vie... Et fera du bien à Soren ?

Jade et Soren traversent la fête foraine en silence. Les lumières, les badauds qu'ils croisent, les rires et les cris des enfants, leurs sont un peu irréels.

Ils arrivent en bordure d'une rivière. Ils contemplent les plantes aquatiques : leurs longues tiges qui ondulent dans le courant alors que les lumières de la fête foraine se reflètent à la surface de l'eau forment un ballet aquatique. Comme une image du destin, sourit Jade. En face, de l'autre côté, il y a un vaste pré aux plantes sauvages abondantes ; ils s'y risquent empruntant un petit pont piéton.

Assise sur la rive, Jade parle d'elle. Soren enregistre sa voix avec un petit appareil. On entend les bruits des animaux environnants (oiseaux, insectes...) et le vent qui balaie la végétation. La lumière baisse de plus en plus.

« Seigneur, je suis très fatigué, je suis né fatigué, et j'ai beaucoup marché depuis le chant du coq. »

Elle se souvient de ce poème en forme de prière appris au collège – c'est l'un des seuls qui lui soient restés. Ces vers l'avaient immédiatement parlé, marqué, elle s'était profondément reconnue en eux ; ils exprimaient ce qu'elle ressentait confusément – sans doute le poids de la fatalité, une fatalité teintée d'indolence et d'ironie sur soi, une fatalité à hauteur d'enfant. La drôle de fatigue qui accable ce « petit enfant nègre » – c'est le nom du poème – était ainsi la sienne, elle est encore la sienne. Jade a l'impression d'être née malheureuse. Ce sentiment a peu à voir avec la mélancolie, les « humeurs noires » qui ont tant été explorées, adulées, chéries même tout au long du XIX^e siècle romantique et au début du XX^e – avant que les deux guerres mondiales ne viennent en changer les coordonnées. Nulle langueur monotone, spleen, accablement devant le vol inexorable du temps et la vacuité de l'existence : son malheur à elle n'est pas triste et grave.

Non, il est ailleurs, il revêt une autre forme, suffisamment confus pour paraître parfois irréel, suffisamment insistant pour être vraiment tout de même. Jade parle de ses crises de peur qui l'envahissent depuis son enfance, des crises dont elle ne peut pas maîtriser les effets. Elles arrivent sans crier gare et la paralysent, lui coupent le souffle, l'empêchant de faire quoi que se soit. Son médecin parlait de crises de spasmophilie – mais donner un nom aux choses n'a jamais suffi à les soigner... C'est même, en l'occurrence plutôt le contraire. Et puis ces crises sont peut-être aussi l'expression d'autre chose.

Jade est sûre que ses crises constituent une sorte de purge : comme si le

malheur diffus qu'elle avait en elle sortait à ce moment-là, comme si son corps devait s'en purger régulièrement.

Jade aimerait vivre simplement, traverser sa vie sans trop de heurt, sans grand projet non plus : juste essayer non pas vraiment d'être heureuse, mais disons apaisée. Se purger une bonne fois.

Car Jade a « des petits bonheurs » aussi : poser ses pieds nus sur les dalles froides en marbre du salon, sentir les gouttes de pluies fines sur le visage, le vent qui soulève les cheveux et sa robe, s'en remplir les poumons... Ce qui est bien aussi, c'est de tenir le pommeau de douche longtemps sur sa poitrine et de sentir cette intense chaleur lui ruisseler sur tout le corps...

Jade travaille comme rédactrice pour des catalogues de vente par correspondance. C'est elle qui écrit : « pull échancré maille torsadée femme, existe en cinq coloris » etc. Un travail peu contraignant qu'elle peut faire de chez elle : avec ses crises, elle ne se sent pas d'aller travailler en collectivité.

La nuit est tombée maintenant. Soren et Jade reviennent en silence vers la fête foraine, guidés par ses sons et ses lumières.

Arrivés à la porte de son attraction, Soren dit à Jade qu'elle ne doit pas tourner le dos au malheur, essayer de s'en échapper, mais au contraire lui faire face, et de le traverser. « Le bonheur n'est pas le contraire du malheur, il en est le fond ».

Sans un mot de plus, il entre dans son musée et en ferme la porte.

Le néon « Miserrimus » s'éteint, laissant Jade dans la pénombre – seule la rumeur des lumières de la fête parvient à dessiner le contour des ombres.

3

La place de la fête foraine : le jour se lève à peine alors que les forains rangent leur matériel, ferment leurs attractions, accrochent leurs caravanes : c'est le départ.

Soren est au volant de son petit camion – une sorte de mobil home bricolé – qui remorque son musée. En quittant la place, au stop, il aperçoit Jade, une petite valise à la main. Sans un mot, sans même saluer Soren, elle ouvre la porte côté

passager et s'assied. « Allons-y » affirme t-elle.
Soren un peu gêné, démarre.

Les paysages de grandes plaines monotones insistent dans la lumière du petit matin – on voit le soleil et ses pâles rayons d'automne à l'horizon. Une discussion houleuse commence.

Soren affirme que Jade ne peut pas le suivre et qu'elle devra descendre à la prochaine ville. Il vit en solitaire, c'est une impérieuse nécessité à son équilibre. Et puis... Jade est une femme, et il craint la compagnie des femmes plus que de raison.

Jade rétorque qu'elle ne s'impose pas. Elle dormira à l'hôtel dans les endroits où ils passeront – elle a des petites économies et peut travailler à distance à la rédaction de ses catalogues. Elle est convaincue que le musée Miserrimus a besoin d'une seconde personne. Et d'une présence féminine justement. Il y a de nombreux aspects du malheur inaccessibles aux hommes.

Soren est en lutte contre lui-même. Il semble être pris de panique.

Mais Jade tient bon. Elle lui lance comme un défi : elle ne fait que suivre la prescription de Soren : traverser le malheur et non pas chercher à lui tourner le dos : c'est ce que fais Soren non ? Et bien ils seront deux maintenant à chercher ce « Miserrimus »... Qui est d'ailleurs certainement une femme.

La route défile en silence.

À suivre...

Le reste de cette quête est à écrire... En fonction des rencontres à la recherche de récits sur le malheur, qui seront reportés dans le périple de Soren et Jade, pour, enfin, élire le plus malheureux des hommes. `